



**HAL**  
open science

**Compte-rendu de l'ouvrage de A. Hopkins : Quiet  
Outrage: The Way of a Sociologist. Sydney, Wolters  
Kluwer, 2016 dans la : Revue française de sociologie,  
58-2, 2017**

Michèle Dupré

► **To cite this version:**

Michèle Dupré. Compte-rendu de l'ouvrage de A. Hopkins : Quiet Outrage: The Way of a Sociologist. Sydney, Wolters Kluwer, 2016 dans la : Revue française de sociologie, 58-2, 2017 . 2017. halshs-01704608

**HAL Id: halshs-01704608**

**<https://shs.hal.science/halshs-01704608>**

Submitted on 14 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michèle Dupré - Centre Max Weber/équipe TIPO - Institut des sciences de l'homme, Lyon

Compte-rendu de l'ouvrage :

Andrew Hopkins, *Quiet Outrage – the way of a sociologist*, Sydney, Wolters Kluwer, 2016.

Aujourd'hui professeur émérite de l'Université de Canberra, le sociologue australien Andrew Hopkins dresse ici le bilan de ses recherches et de ses activités d'expertise sur les accidents industriels et leur prévention – une cause à laquelle il a consacré toute sa vie. Le titre de ce petit livre, *Quiet Outrage* (calme indignation), est emprunté à un évaluateur d'un de ses ouvrages précédents, *Managing major hazards : the lessons of the Moura mine disaster* (1999), que Hopkins avait publié suite à l'explosion ayant fait 11 victimes en 1994. Le fil rouge de ses travaux fut de se pencher sur les tragédies industrielles, d'en identifier les composantes organisationnelles et de plaider auprès des industriels et des autorités publiques pour leur prise en compte : un espoir, hélas perpétuellement déçu, constat étant fait que jamais les responsables n'ont véritablement tiré les leçons des drames qu'il analysait.

L'auteur retrace d'abord son parcours personnel, fortement ancré à gauche. Ayant indiqué l'appartenance de son père à la communauté quaker, il écrit qu'il en a conservé l'une des valeurs cardinales, le pacifisme. De cette prime socialisation date son engagement militant contre la guerre du Vietnam. Fortement influencé par H. Marcuse, il s'inscrit dans la lignée des mouvements sociaux de par le monde, que ce soit Mai 68 en France ou le mouvement hippie aux États-Unis. Initialement engagé dans des études de mathématiques et de physique, Hopkins s'oriente vers les sciences sociales pour lutter contre une inégalité sociale qui lui « semblait être universelle » (p. 27). Un événement fondateur l'amène à relier la question de l'inégalité à celle de la santé des travailleurs : un accident survenu dans l'usine de céréales Kellogg qui causa la mort d'un jeune apprenti victimes de blessures « pires que les brûlures au napalm vues pendant la guerre du Vietnam » (p. 30).

D'abord acquis au marxisme, il explique son évolution par les événements auxquels il est peu à peu confronté et qui feront de lui un sociologue. Ainsi en est-il des catastrophes industrielles : d'autres paradigmes que la maximisation du profit sont nécessaires, estime-t-il, pour comprendre ce qui s'y joue. Ainsi sa spécialité deviendra-t-elle la « criminologie des organisations » et son objectif de dénoncer les comportements irresponsables qu'on y décèle et qui relèvent, selon lui, de la justice. Ce faisant, cet engagement oriente sa carrière vers une « sociologie appliquée » assumée comme telle, relativement étrangère au monde académique. Hopkins s'engage pour le changement : « Mon travail vise à rendre le monde du travail plus sûr » (p. 4). C'est pourquoi les termes *leçons* et *apprendre* reviennent dans les titres de ses ouvrages et articles, à l'instar de l'ouvrage qu'il a consacré à l'explosion survenue en mars 2005 à la raffinerie de British Petroleum à Texas City (*Failure to Learn: The BP Texas City Refinery Disaster*, Sydney, CCH Australia, 2008).

Hopkins exprime sa proximité avec la méthodologie (*armchair ethnography*) développée par la sociologue Diane Vaughan, rendue célèbre par l'analyse des causes de l'explosion de la navette Challenger (*The Challenger Launch Decision*, University of Chicago Press, 1996).

Hopkins procède à des études de cas centrées sur des problèmes de sécurité (*safety case studies*). Il séjourne longuement dans les organisations à la suite des événements et procède à une analyse intensive de leurs causes sous-jacentes. Il s'interdit de dissocier le processus industriel de l'organisation et de l'activité des personnels, y compris celle des managers. Partant de là, il s'interroge sur l'apparition des pratiques déviantes et sur les conditions qui les rendent dangereuses. Cela le conduira à se mettre au service de grandes organisations (publiques ou privées) qui ont subi de grands accidents et cherchent à en appréhender les causes. Il n'élude pas les problèmes éthiques que cela soulève : « est-il légitime pour moi d'être rémunéré par des entreprises multinationales ? » (p. 62). Mais il balaie la question d'un revers de main : le fait « d'éviter aux entreprises de tuer leurs travailleurs » est cohérent, se défend-il, avec ses opinions. De même justifie-t-il ses « hauts honoraires de consultant » par la réaffectation significative à des « fondations caritatives » telle qu'Amnesty international, à qui il n'a cessé d'apporter son soutien (p. 62).

Ces partis-pris se reflètent dans ses publications. Hopkins dédaigne le jargon des sociologues et se refuse à écrire pour eux seuls, rejoignant l'ambition de sociologues tels que Michael Burawoy de pratiquer une « sociologie publique » (p. 97). Dans le chapitre qu'il intitule ici « Communication et clarté », il affirme que ses études de cas consistent au fond à « raconter des histoires ». Citant le psychologue James Reason, il explique que seul ce type d'histoires permet de capter les interactions entre un événement et le contexte organisationnel dans lequel il survient. Il réserve l'essentiel de ses écrits à des revues spécialisées et interdisciplinaires telles que *Safety Science*, sans se priver de critiquer les circonstances dans lesquelles il y voit resurgir la pluralité des obédiences et des appareils conceptuels. Les débats que suscitent ses analyses recueillent une large audience : il répond à des invitations dans le monde entier ; l'ouvrage qu'il consacre à la marée noire de 2010 dans le Golfe du Mexique est diffusé à 30.000 exemplaires.

Au plan théorique, il se différencie des comportementalistes, très en vogue dans le milieu industriel. Cela le conduit notamment à une discussion critique sur le concept de *culture de sécurité*, objet du chapitre 6 du présent ouvrage (« la culture en sept thèses », p. 83-91), qu'il juge trop vague et source de confusion. Il impute plutôt les accidents aux « cultures organisationnelles » et aux erreurs qu'elles entraînent, notamment du fait d'un recours inconséquent à des outils de gestion tels que les « systèmes de *reporting*, les primes versées aux cadres ou les indicateurs de performance » (p. 110) – des outils qui incitent le management à se focaliser sur les gains de structure en négligeant leur impact sur la sécurité. Ainsi Hopkins tend-il à réaffecter à la sphère managériale les « erreurs humaines » communément attribuées aux opérateurs. Ce sont ces dispositifs organisationnels qui, selon lui, permettent de comprendre dans quelles conditions apparaissent la déviance et la violation des règles. D'autres facteurs sont jugés déterminants : la confusion entre la sécurité du process (*process safety*) et la sécurité au travail (*personal safety*) : le manque d'indépendance des inspecteurs en charge de la régulation publique.

Il reste à apprécier la portée des travaux de ce sociologue si méfiant à l'égard de la littérature sociologique, prompt à railler ceux de ses confrères qui le citent sans réaliser que « son argument sape leurs propres conclusions » (p. 99). Force est de constater que son parti-pris

critique se retourne parfois contre lui. C'est le cas dans le passage de l'ouvrage consacré à la culture : les thèses qu'il y défend auraient été plus fortes si elles s'étaient ancrées dans la littérature sociologique sur le sujet, fort abondante. Dans la même veine, on s'étonne lorsqu'il croit pouvoir dire que dans la profession, il aurait « payé le prix » de son usage des études de cas (p. 55). C'est oublier la place qu'occupe cette méthodologie dans la sociologie, comme en témoignent par exemple les ouvrages que lui ont consacré Charles Ragin et Howard Becker (*What is a case, exploring the foundations of social Inquiry*, Cambridge University Press, 1992) ou Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (*Penser par cas*, Éditions de l'EHESS, 2005). De tels ouvrages montreraient de surcroît les limites de l'usage que Hopkins fait des cas : alors que le sociologue remet chaque cas dans une série « où il trouve sa place logique » (Passeron et Revel, p. 35), Hopkins ne se préoccupe guère d'exploiter les « histoires » qu'il a contées durant toute sa carrière pour construire une approche générale de la sécurité industrielle.

Par extension, le lecteur d'Hopkins est en droit de se demander si celui-ci est fondé à cultiver une telle distance à l'égard de la discipline. La question se pose par exemple à propos du sort qu'il réserve au célèbre livre du sociologue Charles Perrow, publié juste après l'accident de Three Miles Island (*Normal Accident : Living with High Risk Technologies*, New York, Basic Books, 1984). Alors que Perrow mettait au cœur de son analyse la complexité technique et les liens existant entre les sous-ensembles du système, Hopkins rejette l'idée que « la technologie en usage » puisse être la cause des accidents : cette approche, écrit-il, « n'ajoute rien à notre compréhension des causes des accidents réels » (p. 57). Un point de vue étonnant si l'on se souvient que C. Perrow n'avait nullement une conception restrictive de la technologie : il la combinait en effet aux autres dimensions de l'organisation, prenait en compte ses volets managériaux, cognitifs... Un problème identique se pose à propos de la façon dont Hopkins évoque le courant de recherche sur les « organisations à haute fiabilité » (*High Reliability Organizations*). Les particularités de ces « HRO », qu'illustre bien la complexité des centrales nucléaires, ont été analysées par des auteurs tels que Karl Weick et Kathleen Sutcliffe (*Managing the unexpected : Assuring High Performance in an Age of Complexity*, Jossey-Bass, 2001). Or tout en reconnaissant que les industriels eux-mêmes se sont emparés du concept de « HRO », Hopkins argue de la difficulté à le définir et estime que ces organisations sont des « créatures théoriques » sans consistance dans le monde réel : les emprunts langagiers faits par les managers de la *British Petroleum* ne serviraient qu'à feindre une action effective sur l'organisation (p. 112). À quoi sert ce qui peut apparaître à un lecteur trop rapide comme une guerre fratricide alors que les approches de la sécurité se nourrissent mutuellement ?

Un autre point sensible concerne les inflexions que les thèses d'Andrew Hopkins ont subies au fil du temps. C'est typiquement le cas à propos du concept de culture, qu'il a longtemps utilisé (comme l'indique le titre de l'un de ses livres paru en 2005 : *Safety, Culture and Risk : The Organizational Causes of Disasters*, CCH Australia) et qu'il a ensuite peu à peu récusé, en réalisant que la notion de « culture de sécurité » se traduisait par des actions de formation par lesquelles les managers visaient à faire évoluer les comportements des opérateurs. De même, le point de vue de Hopkins a notoirement varié en ce qui concerne le recours à la justice face aux entreprises qui portent atteinte à la santé, si ce n'est à la vie de leurs salariés :

dans une première partie de sa carrière, il en fait mention explicitement, puis il se ravise et à partir de 2007, intègre, comme une dimension du diagnostic, le refus de la mise en accusation des managers.

Hopkins semble pourtant admettre les excès que peut comporter son rapport tumultueux avec les sciences sociales. Ainsi reconnaît-il l'importance des échanges qui se nouent entre les observateurs scientifiques et les acteurs économiques, quand bien même l'usage pratique des théories fait problème (à l'instar des managers de *BP* ne retenant des analyses des chercheurs de Berkeley que la nécessité d'agir auprès des opérateurs au lieu de raisonner sur toute la hiérarchie). Il s'inquiète lui-même de voir à quel point, en matière de sécurité, il est difficile pour un responsable syndical de passer d'une perspective de compensation à celle de prévention, tant pèsent les contraintes techniques : seul un long apprentissage permet de changer de cadre d'action. À ce titre, Hopkins voit bel et bien dans son travail un élément constitutif du mouvement social en faveur de la santé et de la sécurité au travail.

Malgré ses ambiguïtés, l'ouvrage est en définitive une belle profession de foi en faveur d'une sociologie ouverte au monde. À propos de la sécurité industrielle, il montre à la fois le chemin parcouru et celui qui reste à parcourir. Le message vaut particulièrement pour la France : il est une invitation à abattre les frontières érigées entre les sous-champs de notre discipline : sociologie du travail, de l'activité, de la gestion, des organisations, sociologie économique... Il peut à certains égards rendre pessimiste, si l'on en croit le propos de l'auteur quant au prix fort payé pour l'engagement dans ce type de recherche : rester en marge du monde académique. Mais il ne convient pas d'en rester là : la vertu d'Andrew Hopkins est aussi d'avoir été un passeur entre des mondes sociaux qui s'ignorent.